

et les habits en désordre, rouge comme un coq et trépigant de colère.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria sa mère.

Frédéric, qui pleurait, balbutia une histoire fort embrouillée, de laquelle il résultait que Mazeran venait d'être arrêté et mis dans un fiacre.

—Mon Dieu, oui, dit M. Ernest Martigné, qui arrivait derrière son fils, Valentin s'est fait arrêter par deux recors qui le guettaient, et il est maintenant en route pour Clichy.

—Oh mon Dieu ! murmura Juliette en joignant les mains.

—C'est un scandale qui rejaillit sur toute la maison, s'écria Mme Vincent Martigné. Recevez donc de pareils individus !

—Pardon, Geneviève, dit Mme Bartelle mais vous oubliez que Valentin est mon cousin et celui de Clémence.

—Vous prenez toujours son parti, riposta le veuve d'un ton aigre-doux.

—Certainement, répartit Mme Bartelle. Valentin est le seul parent qui me reste du côté de mon pauvre père, et j'ai d'autant plus d'amitié pour lui que je sais combien il est bon et dévoué, malgré ses folies.

Chut ! écoutez donc ! fit M. Martigné en montrant les enfants, qui se querellaient avec une animation extraordinaire.

—J'ai défendu Valentin, disait Frédéric ; mais les deux hommes étaient plus forts que moi.

—Oh ! si j'avais été là, moi ! s'écria Emma, en brandissant son petit râteau.

—Je leur ai donné de grands coups de poing, reprit-il et des coups de pied donc ! Le grand, il en aura des bleus à la jambe, va !

—Frédéric, dit à ce moment M. Martigné, tu vas monter à ta chambre et y rester en pénitence jusqu'à l'heure du dîner.

—Pourquoi, papa ? s'écria le pauvre petit diable.

—Parce que tu as battu les représentants d'une autorité légitime. Ils sont venus se plaindre à moi, et j'ai été obligé de leur donner dix francs pour les apaiser.

—Est-ce vrai ? demanda tout bas Mme Martigné.

—Tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit Ernest à demi-voix. Si tu avais vu comme il y allait, le gaillard !

Mme Bartelle et Clémence sollicitèrent la grâce du petit garçon, mais M. Martigné, qui paraissait soucieux et de mauvaise humeur, résista à toutes les instances. Les deux petites filles éclatèrent alors en pleurs et en cris. Honteuse d'avoir injustement accusé son brave cousin, Emma lui demandait pardon et le comblait de présents avec une vivacité singulière.

Tiens, Frédéric, disait-elle, voilà ma balle, et mon jeu de cartes aussi, et mon orange, et mon livre pour t'amuser dans ta chambre... et tu les garderas tant que tu voudras.

Cécile ne disait rien ; mais tout en pleurant silencieusement, elle glissait dans la poche de son cousin tout ce qu'elle trouvait de bon dans les siennes.

Cette petite scène amusa les spectateurs. Ils renouvelèrent leurs instances en faveur du coupable. Poussé par Juliette M. Morany intervint aussi.

Sa protection toute-puissante sauva maître Frédéric, qui partait déjà pour son exil escorté par ses deux cousines, marchant avec toute la dignité d'un proscrit. Les deux petites filles le ramenèrent en triomphe.

Tandis que Frédéric leur racontait pour la vingtième fois tous les incidents de son mémorable combat contre les *vilains hommes*, M. Martigné em-

menait M. Morany à l'écart et semblait lui exposer quelque affaire importante. Bientôt tous deux quittèrent le jardin et montèrent dans le cabinet de M. Morany.

Nous ne répéterons pas ici leur entretien, qui fut très long et qui roula entièrement sur les affaires de M. Martigné. Le banquier était, comme on dit, au bout de son rouleau. Non-seulement il n'avait plus rien, mais son actif n'était même pas suffisant pour balancer son passif. Il accumula explications sur explications pour démontrer à M. Morany que ses opérations avaient été parfaitement conduites et que sa ruine était due à des circonstances malheureuses qu'il fit remonter jusqu'en 1848.

En exposant ainsi sa situation à Morany, il avait espéré que ce dernier viendrait à son secours et le mettrait à même de se relever. Il fut trompé dans son attente.

Morany l'écouta d'un ton fort compatissant, accepta toutes les explications du banquier, et l'encouragea beaucoup, mais ne lui fit aucune offre de fonds.

—Que comptez-vous faire ? lui demanda enfin Morany.

—En vérité, je l'ignore. Je ne puis m'habituer à l'idée de voir mon nom figurer sur la liste des faillites. Je sais bien qu'au moyen d'un sacrifice de cent cinquante à deux cent mille francs, il me serait facile d'obtenir un arrangement à l'amiable, et même de continuer les affaires. Mais, où trouver cet argent ? Ma femme n'a point de fortune personnelle, et aucun de mes parents n'est assez riche pour me prêter une si forte somme.

L'insinuation était fort claire : Morany se contenta de recommencer ses compliments de condoléance. Martigné ne comprit que trop que son parent n'était nullement disposé au petit sacrifice auquel il avait espéré l'amener. Sa figure s'allongea.

Quoique rien ne parût sur la physionomie impassible de l'Eurasien, la nouvelle que le banquier venait de lui annoncer contrariait beaucoup M. Morany. Ce n'était pas qu'il portât un bien vif intérêt à Martigné, mais il songeait au mauvais effet que cela produirait pour sa réputation de *nabob* et de parent dévoué, s'il laissait mettre en faillite un cousin auquel il avait toujours témoigné tant d'affection.

Soit qu'il voulût témoigner sa sympathie à Martigné, soit qu'il fût réellement préoccupé, Morany ne parla que fort peu durant le dîner. Quoiqu'il fût généralement assez taciturne, Clémence remarqua son silence et l'en plaisanta gaiement. Il répondit sur le même ton.

Le plus heureux de la maison ce soir-là, ce fut Frédéric. Chacun a son rêve ici-bas, et Frédéric avait le sien. Il désirait, mais sans oser l'entrevoir encore que dans un horizon bien lointain, une belle paire de pantoufles en tapisserie comme celles de son père.

Au moment où il embrassait, pour lui dire adieu, sa cousine Juliette, qu'il appelait toujours sa tante, Mme Bartelle lui glissa dans l'oreille que, dès le lendemain, elle allait commencer à lui broder une paire de pantoufles pareilles à celles de M. Martigné. Frédéric faillit en tomber à la renverse de joie et de saisissement.

—Tu gâtes cet enfant, Juliette, dit M. Martigné.

—C'est l'encourager à la rébellion, fit observer M. Morany.

—Certainement, ajouta bien vite Mme Geneviève.

—A l'âge de Frédéric, on ne connaît pas encore le pouvoir de la loi, répondit Mme Bartelle. En dé-